

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**LES**  
**ENNÉADES**  
**DE PLOTIN**

AUTRES PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DE M. BOUILLET :

OEUVRES PHILOSOPHIQUES DE FRANÇOIS BACON,

Publiées d'après les textes originaux, avec Notices, Sommaires et Éclaircissements. . . . . 3 vol. in-8.

---

M. TULLII CICERONIS

OPERA PHILOSOPHICA,

Cum selectis veterum ac recentiorum notis, curante et emendante M.-N. Bouillet.  
(Faisant partie des *Œuvres complètes de Cicéron*, dans la collection des  
Classiques latins de Lemaire.) . . . . . 7 vol. in-8.

---

L. ANNÆI SENECÆ

OPERA PHILOSOPHICA,

Quæ recognovit et selectis, tum Lipsii, Gronovii, Gruteri, B. Rhenani,  
Ruhkopffii, aliorumque commentariis, tum suis, illustravit M.-N. Bouillet.  
(Dans la collection des Classiques latins de Lemaire.) . . . 6 vol. in-8.

LES  
**ENNÉADES**  
**DE PLOTIN**

**CHEF DE L'ÉCOLE NÉOPLATONICIENNE**

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS  
ACCOMPAGNÉES DE SOMMAIRES, DE NOTES ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS  
ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE PLOTIN  
AVEC DES FRAGMENTS DE PORPHYRE, DE SIMPLICIUS,  
D'OLYMPIODORE, DE SAINT BASILE, ETC.

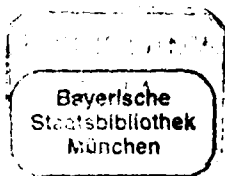
**PAR M.-N. BOUILLET**

Conseiller honoraire de l'Université, inspecteur de l'Académie de Paris

**TOME TROISIÈME**

**PARIS**  
**LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>IE</sup>**  
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14  
(Près de l'École de Médecine)

—  
1864



## AVERTISSEMENT.

Marsile Ficin, cet infatigable écrivain auquel le monde savant doit la première traduction latine de Platon, ainsi que celle de plusieurs des Néoplatoniciens, notamment de Plotin, éprouvait, après avoir terminé ce dernier travail, l'un des plus considérables qu'il eût accomplis, le besoin d'adresser à Dieu des actions de grâces pour lui avoir donné la force d'achever une si grande œuvre : « Gratias tibi » agimus, summe Deus, s'écrie-t-il, illuminator mentium auctorque » bonorum, quod nobis, præter meritum, ad absolvendum opus » tantum tua gratia vires suppeditasti. » Nous aussi, en arrivant au terme de ce labeur, le plus difficile assurément de tous ceux qu'il nous a été donné d'exécuter dans le cours d'une carrière déjà longue et assez remplie, nous sentons le besoin d'adresser nos actions de grâces à la divine Providence qui, exauçant nos vœux, nous a concédé le temps et les forces nécessaires pour mener à bonne fin une telle entreprise.

C'est qu'en effet, il ne suffisait pas, pour l'accomplir, de pénétrer le sens souvent obscur des écrits du philosophe alexandrin, et de

rendre dans un langage intelligible pour le lecteur français la pensée d'un auteur jusqu'ici réputé intraduisible ; il fallait encore. afin de remplir dans son entier la tâche que nous nous étions imposée, offrir au lecteur tous les secours qui pouvaient faciliter l'intelligence des *Ennéades* ; il fallait en outre rechercher dans les écrits ou les doctrines des philosophes qui ont précédé Plotin les matériaux si divers dont a été formé cet édifice complexe qu'on appelle l'éclectisme alexandrin, puis suivre ce système dans son développement, en rechercher la trace ou en signaler l'influence dans les âges postérieurs.

Cette triple tâche de traduction, d'élucidation et d'investigations historiques, nous l'avons poursuivie dans ce nouveau volume, avec le même soin que dans les précédents et avec une expérience plus grande peut-être, mais aussi en rencontrant des difficultés croissantes. En effet, tandis que les questions traitées dans la III<sup>e</sup> et la IV<sup>e</sup> Ennéade, celle de la Providence et du Destin, du Temps et de l'Éternité, de l'essence de l'Âme, de ses rapports avec le corps, de son immortalité, sont des questions communes à toutes les philosophies, débattues de tout temps, et pour cette raison plus faciles à traiter avec clarté, celles qui remplissent la V<sup>e</sup> et la VI<sup>e</sup> Ennéade sont plus particulièrement propres au Néoplatonisme, et, quoique vieilles de plus de quinze siècles, elles sont encore presque entièrement neuves pour notre âge. Il s'agit ici en effet des *trois hypostases divines*, c'est-à-dire de la trinité néoplatonicienne, des rapports que ces hypostases ont entre elles et avec le monde, de la manière dont elles *procèdent* les unes des autres et dont elles *engendrent* tout ce qui existe ; il s'agit du *monde intelligible*, c'est-à-dire des *idées*, des rapports que ces idées ont avec les êtres réels et avec les individus ; il s'agit des *genres de l'être*, qui sont, au sens platonicien, les éléments essentiels des substances ; il s'agit du *Bien en soi*, de l'*Un absolu*, c'est-à-dire de Dieu envisagé dans ce qui constitue son essence la plus intime ; il s'agit enfin de la communication des âmes avec Dieu, des moyens de s'unir à lui, en un mot de la *vision de Dieu*, le but le plus élevé et le degré suprême de la béatitude pour les philosophes néoplatoniciens.

La simple traduction de tels livres offrait déjà, on le conçoit, plus de difficulté que celle d'aucun des livres précédents : la plupart des doctrines exposées ici étant, comme nous l'avons dit, propres aux Néoplatoniciens, nous marchions sur un terrain tout nouveau et les termes nous manquaient presque pour rendre des idées si éloignées des nôtres. On jugera si, malgré ces obstacles, nous avons réussi à faire comprendre notre auteur, et si, dans la traduction,

nous avons pu, tout en respectant les droits de notre langue, conserver à l'*interprète de la sagesse antique*, comme il se nomme lui-même, sa physionomie propre et son enthousiasme.

Pour l'explication de la doctrine, qui étaît plus nécessaire ici que partout ailleurs, nous avons dû user de toutes les ressources que nous nous étions ménagées, notes, éclaircissements, rapprochements de toute espèce.

Dans les notes particulières qui accompagnent le texte et qui en forment pour ainsi dire le commentaire continu, nous nous sommes attaché, comme partout, à lever les difficultés de détail en expliquant les passages obscurs et les termes techniques; en outre, nous avons indiqué ou même cité textuellement les passages qui étaient de nature à jeter quelque jour sur le texte, soit que Plotin fit allusion à ces passages pour les combattre ou pour se les approprier (comme cela a lieu notamment dans les livres sur les *Genres de l'Être*, sur la *Volonté et la liberté de l'Un*, livres qui seraient inintelligibles si l'on n'avait sous les yeux les textes mêmes des *Catégories* et de la *Morale d'Aristote*); soit que les auteurs que nous citions eussent eux-mêmes tenté d'expliquer ou d'apprécier Plotin, comme l'ont fait Proclus, Simplicius, Olympiodore, et quelquefois saint Cyrille, saint Basile, saint Augustin.

Mais ce premier genre de secours, qui par sa nature même devait disperser l'attention sur les détails, ne pouvait faire saisir le lien et l'ensemble des théories. Pour parer à cet inconvénient, nous avons ici, comme pour les livres précédents, présenté un résumé des principaux points de doctrine traités dans les deux dernières Ennéades, notamment de la théorie si importante des *trois hypostases divines*<sup>1</sup> : à cet effet, nous avons réuni en un seul tableau les passages épars où Plotin traite le même sujet.

Nous avons réservé pour un *Appendice* plusieurs morceaux d'auteurs anciens d'un grand intérêt, qui par leur sujet se rattachent étroitement aux questions traitées dans ce volume, mais qui par leur étendue ne pouvaient figurer dans les notes ni même dans les éclaircissements. Parmi ces morceaux, dont nous devons la traduction, comme pour ceux que contiennent les volumes

<sup>1</sup> Voy. p. 570-579. Nous avons aussi, à l'occasion de cette théorie, indiqué les rapports qu'elle pouvait avoir avec la Trinité chrétienne, et nous avons montré, en nous appuyant du témoignage des Pères, notamment de saint Cyrille et de saint Augustin, que, s'il y a entre elles sur quelques points des ressemblances apparentes, il y a des différences capitales qui empêchent de songer à les confondre. Voy. notamment, pour les passages de saint Cyrille, t. III, p. 8, 6, 10, 14 et 226; pour saint Augustin, t. I, p. 257-258, 322-323; t. III, p. 572-573.



précédents, à l'inépuisable obligeance de M. Eugène Lévêque, nous signalerons, avec les fragments de Porphyre sur les trois hypostases, les imitations de Plotin par saint Basile<sup>1</sup>. Frappé sans doute de la sublimité du langage dans lequel Plotin s'exprime sur la divinité et de la ressemblance qu'offrent les attributs qu'il donne à l'Âme universelle avec ce que la foi enseigne au sujet de l'Esprit-Saint, le Père de l'Église n'a pas dédaigné d'emprunter, dans quelques-uns des plus beaux passages de ses écrits, les propres paroles du philosophe païen pour les appliquer à la troisième personne de la Trinité, en les adaptant toutefois au dogme chrétien. Ces emprunts avaient déjà en partie été signalés par un savant étranger, M. A. Jahn<sup>2</sup> : nous avons complété ses recherches, et nous avons adopté, dans l'impression des morceaux de l'un et l'autre écrivain, la disposition qui nous a paru la plus propre à faire ressortir les points de doctrine qui leur sont communs et les passages qui se correspondent.

A ces divers secours que nous devons au lecteur de Plotin en notre qualité de traducteur et d'interprète, nous en avons joint un autre dont les amis des recherches promptes et faciles nous sauront peut-être quelque gré : nous voulons parler de la *Table alphabétique des matières*, travail long et ingrat, mais qui, nous l'espérons, ne sera pas sans utilité. Outre qu'elle abrégera les recherches pour les hommes studieux qui connaissent tout le prix du temps, cette table offrira l'avantage de donner sur chaque question l'indication de tous les passages de notre auteur qui s'y rapportent, avantage important quand il s'agit d'un auteur si peu méthodique, dont les opinions sont disséminées dans toutes les parties de ses écrits et qui revient à toute occasion sur les mêmes sujets (*Voy.*, par exemple, le mot *Raison* qui a dans notre philosophe des sens si divers). On y trouvera en outre, groupés sous chaque nom propre, tous les passages des auteurs cités dans cet ouvrage, soit par Plotin, soit par nous-même, ce qui peut être de quelque secours pour l'histoire de la philosophie : nous appellerons surtout l'attention sur les articles *Aristote, saint Augustin, Énée de Gaza, Jamblique, Gnostiques, Macrobe, Olympiodore, Platon, Plotin, Porphyre, Priscien de Lydie, Proclus, Simplicius, Stoïciens, Victorinus*<sup>3</sup>.

Notre œuvre est terminée. Nous ne nous dissimulons pas tout ce

<sup>1</sup> *Voy.* p. 658 et suiv. — <sup>2</sup> *Voy.* ci-après, p. 621-622. — <sup>3</sup> Ajoutons encore que, pour l'histoire des Religions anciennes, on trouvera des indications précieuses aux articles *Mystères* et *Mythes*.

qu'elle offre encore d'incomplet. Sans doute il eût été bon, comme d'excellents esprits en ont exprimé la pensée, qu'outre le résumé partiel qu'elle offre à l'occasion sur chaque point de doctrine, elle présentât un exposé général et méthodique du système de Plotin, ainsi qu'une discussion approfondie et une appréciation définitive de ce système; il eût été bon aussi d'ajouter aux indications que nous avons données sur les sources où a puisé le père de la philosophie néoplatonicienne, et sur les écrivains qui se sont inspirés de ses écrits, des recherches sur les doctrines analogues qui ont pu se produire soit en Orient, soit en Occident, de montrer, par exemple, les rapports que peut avoir le Néoplatonisme avec le Soufisme de la Perse, le Brahmanisme de l'Inde et le Bouddhisme du Thibet, ainsi qu'avec les systèmes modernes de Jordano Bruno, de Spinoza, de Schelling. Mais, outre que nous n'eussions guère pu, comme nous l'avons dit ailleurs<sup>1</sup>, que refaire en cela, et moins bien peut-être, ce qui a déjà été exécuté avec succès dans plusieurs ouvrages récents, dont l'un a mérité la sanction de l'autorité la plus compétente, celle de l'Académie des Sciences morales<sup>2</sup>, nous eussions risqué, en formulant un jugement anticipé ou des opinions systématiques, de diminuer la foi en notre fidélité de traducteur et de rendre notre impartialité suspecte; en outre, nous nous serions mis dans la nécessité de retarder indéfiniment, par des recherches en partie nouvelles pour nous, une publication déjà tant de fois ajournée. A l'âge où nous sommes, nous avons dû nous hâter et dire avec le fabuliste :

Quittons le long espoir et les vastes pensées.

Toutefois, nous persistons à croire que, bien que plus modeste, notre œuvre, telle que nous l'avons conçue et exécutée, peut encore être utile. En mettant à la portée du plus grand nombre des lecteurs des écrits qui n'étaient jusqu'ici accessibles qu'à une très-petite minorité de savants privilégiés, nous aurons secondé pour

<sup>1</sup> Préface, t. I, p. xx. — <sup>2</sup> *L'Histoire de l'École d'Alexandrie* de M. Vacherot. On pourra en outre consulter, pour ce qui concerne le Soufisme, les travaux de Tholuck (*Sufismus, sive Theosophia Persarum pantheistica*, Berlin, 1821) et de M. Garcin de Tassy (*Poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, Paris, 1837); pour le Brahmanisme, les recherches de Colebrooke; pour le Bouddhisme, celles de MM. Burnouf et Barthélemy Saint-Hilaire; pour J. Bruno, l'ouvrage de Bartholmess; pour Spinoza, les travaux de M. Saisset; et pour Schelling, la dissertation de G.-G. Gerlach, intitulée: *De differentia quæ inter Plotini et Schellingii doctrinas de numine summo intercedit*, Wittemberg, 1811.

notre faible part le mouvement qui a été imprimé par un puissant esprit à l'étude de l'histoire de la philosophie. En faisant connaître Plotin tel qu'il est, nous aurons donné à chacun le moyen de se former une idée exacte de la valeur de ce philosophe, et nous aurons fourni une base solide aux appréciations qui pourront désormais être faites de son système, ainsi qu'aux comparaisons qu'il y aurait lieu d'établir entre ce système et ceux qui l'ont précédé ou suivi. Enfin, sans nous aveugler sur les défauts d'une philosophie qui trop souvent met l'imagination ou l'inspiration à la place de la raison et qui pèche par la base en attribuant le plus haut degré de réalité à ce qui n'est que le plus haut degré de l'abstraction, nous pensons que, dans ces temps où domine le culte des intérêts matériels, c'est un service à rendre à la morale que de recommander l'étude de cette doctrine toute spiritualiste qui, noble émule du christianisme, ne tend qu'à purifier l'âme et qu'à la détacher du corps pour l'élever à Dieu. Il ne peut assurément y avoir qu'à gagner dans le commerce du philosophe que saint Augustin appelait avec son siècle le *grand Plotin*, en qui il croyait voir revivre Platon lui-même, et dont la doctrine ne peut être mieux caractérisée que par ces propres paroles qui terminent les *Ennéades* : « Détachement de toutes les choses d'ici-bas, dédain des voluptés terrestres, fuite de l'âme vers Dieu, qu'elle voit seule à seul. »

Nous ne terminerons pas cette publication sans payer un juste tribut de reconnaissance à ceux qui nous y ont aidé, directement ou indirectement.

A leur tête doit être placé M. V. Cousin qui, après avoir par ses leçons, par ses écrits et par ses actes, donné une si vive impulsion à l'étude de l'histoire de la philosophie en France, a rendu lui-même un éminent service à tous ceux qui cultivent la science, et à nous en particulier, par ses beaux travaux sur la philosophie grecque, par sa traduction complète de Platon, par son édition de plusieurs écrits inédits de Proclus et par ses recherches sur Olympiodore, ouvrages sans lesquels il nous eût été bien difficile de faire les rapprochements et les citations qui formaient une des parties essentielles de notre tâche. Ajoutons que l'illustre académicien, que nous nous glorifions d'avoir eu pour maître, a bien voulu nous donner ses conseils comme autrefois, nous ouvrir sa riche bibliothèque et encourager par tous les moyens en son pouvoir un travail dont personne ne pouvait mieux que lui apprécier l'utilité et les difficultés. Nous devons beaucoup aussi à M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui a fait passer dans notre langue ceux des écrits d'Aristote qui importent le plus à la philosophie;

à M. Ravaisson, qui, par ses profondes recherches sur la *Métaphysique* d'Aristote et sur le *Stoïcisme*, nous a fourni plusieurs rapprochements qui pouvaient donner à cette publication le plus d'intérêt, en même temps qu'il jetait une vive lumière sur les doctrines mêmes de Plotin par ses ingénieux et profonds aperçus ; à M. Ad. Franck et à M. S. Munk, qui par les beaux travaux qu'ils ont publiés, l'un sur la *Kabbale*, l'autre sur la *Source de la Vie* d'Ibn-Gébirol et sur le *Guide des Égarés* de Maïmonide, nous ont ouvert des horizons nouveaux et nous ont permis de signaler de curieux rapports entre les doctrines néoplatoniciennes et les idées judaïques.

Un témoignage particulier de reconnaissance est également dû à l'éloquent auteur du *Tableau de la littérature chrétienne au iv<sup>e</sup> siècle*, à M. Villemain, qui, en nous faisant connaître, dans les belles pages qu'il a consacrées aux Pères de l'Église et notamment à saint Augustin, les sentiments d'admiration que ce Père professait pour Plotin, nous a révélé un des premiers toute l'importance qu'avaient les écrits de ce philosophe, et qui depuis n'a cessé, par ses paroles encourageantes, de nous affermir dans la résolution de traduire intégralement les écrits du chef de l'école néoplatonicienne.

Mais il n'est personne qui nous ait prêté un concours plus direct et plus assidu que M. Eugène Lévêque, que nous avons déjà nommé comme traducteur des morceaux dont se composent les Appendices joints à chaque volume. Après un intervalle de plusieurs années, nous sommes heureux de pouvoir dire aujourd'hui, avec plus de fondement encore que nous ne pouvions le faire au début<sup>1</sup>, « qu'associé dès l'origine à notre pensée, ce jeune professeur, aussi savant que modeste, nous a secondé jusqu'au bout avec un zèle, une constance qui ne se sont jamais démentis. »

L'accueil empressé qu'avait reçu dès son apparition le premier volume de notre traduction n'a pas non plus manqué au second. Dans les articles qui ont été consacrés à cette publication par les plus dignes représentants de la presse, les savants critiques ont su unir d'une manière parfaite la bienveillance et l'impartialité : lors même qu'ils ont cru devoir combattre les doctrines de Plotin, ils se sont plu à rendre justice aux intentions du traducteur, à proclamer la valeur et l'utilité de son travail, à encourager ses efforts. Nous prions tous ceux qui ont bien voulu se

<sup>1</sup> Tome I, p. xxxv.

faire ainsi nos introducteurs auprès du public lettré<sup>1</sup> de recevoir ici l'expression de notre gratitude. Nous devons à cet égard des remerciements tout particuliers à M. Ad. Franck, membre de l'Académie des Sciences morales, et à M. Charles Lévêque, professeur au Collège de France, dont les comptes rendus, par leur étendue et par l'examen approfondi auquel ils se sont livrés, sont de véritables études sur les *Ennéades* bien plutôt que de simples articles<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> M. Ch. Jourdain (*Journal général de l'Instruction publique*, 2 mars 1859); M. L. Monty (*Constitutionnel*, 25 janvier 1859, et *Revue européenne*, 15 décembre 1859); M. E. de Suckau (*Revue de l'Instruction publique*, 28 mars 1859); M. A. Chassang (*Le Pays*, 5 avril 1859); M. l'abbé Cognat (*l'Ami de la Religion*, 7 et 26 août 1859); M. Ch. Lévêque (*Journal des Savants*, octobre 1859); M. F. Claude (*Revue française*, 1<sup>er</sup> et 30 juin, 1<sup>er</sup> et 10 juillet 1859); M. Ad. Franck (*Journal des Débats*, 21 et 24 juillet 1860). Nous devons mentionner aussi un article publié dans *The Literary Gazette* de Londres (10 février 1860), article dont nous regrettons de ne pas connaître l'auteur. Ajoutons que le Conseil impérial de l'Instruction publique, appelé à désigner les ouvrages dignes des encouragements de l'État, a cru devoir signaler au choix du ministre notre traduction des *Ennéades* et que, d'après son avis, M. le Ministre s'est empressé d'y souscrire. — <sup>2</sup> Qu'il nous soit permis, au risque de paraître blesser la modestie, de citer ici quelques lignes de l'article de M. Franck, parce qu'elles caractérisent fort bien le but et la nature de notre œuvre :

« Pendant qu'on nous vante avec exaltation l'érudition allemande, voici un Français qui poursuit courageusement, au milieu du silence, une des entreprises les plus difficiles dont la science se soit occupée depuis longtemps. Faire passer dans notre langue les *Ennéades* de Plotin, c'est-à-dire un des systèmes les plus ardu et les plus compliqués qu'ait jamais inventés le génie de la métaphysique, et en même temps un des monuments les plus obscurs de la langue grecque à l'époque de sa décomposition et de sa décadence, c'était déjà une tâche qui pouvait suffire aux plus savants et aux plus hardis; mais M. Bouillet ne s'en est pas contenté. A sa traduction, toujours rigoureusement fidèle, écrite de ce style sobre et clair qu'exigeait l'austérité du sujet, et qui cependant par intervalles s'élève jusqu'au ton de la poésie quand l'auteur lui-même substitue au raisonnement le langage de l'inspiration, vient se joindre un autre travail non moins précieux. Par une multitude de notes, de citations et d'éclaircissements, M. Bouillet nous fait connaître ce que Plotin a pris aux plus illustres de ses devanciers, ce qu'il doit à Platon, à Aristote, aux Stoïciens, à Philon, et quelle influence il a exercée à son tour sur ses successeurs, non-seulement sur les philosophes de son école, tels que Porphyre, Jamblique, Proclus, Simplicius, Olympiodore, mais sur ceux qui paraissent le plus étrangers à la connaissance de ses écrits et à la tradition de son enseignement, Arabes, Juifs, auteurs scolastiques, Pères de l'Église, jusqu'aux écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, à qui l'on ne reconnaît pas d'autre maître que Descartes ou eux-mêmes, Bossuet, Fénelon, Leibnitz. Chacune des idées de l'auteur alexandrin nous est présentée, si je puis m'exprimer ainsi, avec sa généalogie et sa postérité, avec tous les moyens de nous assurer de son originalité et de sa puissance. On ne trouvera nulle part des preuves plus abondantes et plus irrécusables de cette unité de principes, de cette identité de la pensée humaine, *perennis quædam philosophia*, qui domine et qui embrasse tous les systèmes, et de cette alliance étroite qui a longtemps existé entre la philosophie et la théologie, entre les doctrines néoplatoniciennes et celles des Pères de l'Église. »

Enfin, les grands corps lettrés, ceux dont le suffrage a le plus d'autorité et le plus de prix, l'Académie des Sciences morales, l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, l'Académie française, ont daigné accueillir avec une faveur marquée l'hommage que nous leur avons fait des deux premiers volumes de cette traduction et accorder à notre publication une attention toute particulière. Voilà certes de bien douces récompenses et tout à fait propres à nous dédommager de bien des peines.

Puisse ce dernier volume obtenir le même accueil que les précédents ! Nous serons alors convaincu que nos veilles n'ont pas été perdues et que nous n'avons pas inutilement consumé dans ce pénible labeur plusieurs années de notre vie.

Savigny-sur-Orge, 15 octobre 1860.

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

tu as également donné naissance, mais qui servent de ministres à ta puissance et à l'Intelligence que tu as enfantée la première. Enfin, tu as produit encore une troisième espèce de rois qui se plaisent, comme tu le veux, à te célébrer chaque jour dans leurs chants et te considèrent face à face. Tu es à la fois le père et la mère pleine de beauté<sup>1</sup>; tu es la fleur délicate de tes enfants, tu es la forme des formes, tu es âme et esprit, nombre et harmonie<sup>2</sup>.

DOCTRINE DE PYTHAGORE SUR LES NOMBRES<sup>3</sup>.

Pythagore professait une philosophie dont le but était de délivrer et d'affranchir de ses entraves et de ses liens l'intelligence qui a été renfermée en nous, intelligence sans laquelle on ne saurait apprendre ni percevoir de quelque façon que ce soit rien de sensé ni de vrai : car, disait Pythagore, « c'est l'intelligence qui voit tout, » qui entend tout ; le reste est sourd et aveugle. » Or, quand l'intelligence s'est purifiée, il faut lui venir en aide. Pythagore lui venait en aide par sa méthode : il enseignait à s'accoutumer insensiblement à la contemplation des choses qui sont éternelles et immatérielles, qui demeurent perpétuellement dans un état identique et immuable, en débutant par les plus simples et en s'avançant graduellement, pour éviter le trouble d'un changement subit et immédiat, qui rebuterait et découragerait l'âme longtemps asservie à des habitudes vicieuses. Les mathématiques, l'étude des objets qui occupent un rang intermédiaire entre les corps et les êtres incorporels (car les objets dont traite la géométrie ont trois dimensions comme les corps, et ils sont dépourvus d'impenétrabilité, comme les êtres incorporels) servaient à Pythagore d'exercice préparatoire pour conduire peu à peu l'âme à la contemplation des êtres véritables, en détournant son attention des choses corporelles qui ne restent pas deux instants de suite dans un état identique et immuable, et en l'amenant méthodiquement à désirer acquérir les connaissances qui forment sa nourriture. De cette manière, il élevait les hommes à la contemplation des êtres véritables et il les rendait heureux. Voilà pourquoi il exerçait ses disciples aux mathématiques<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Eusèbe, *Préparation évangélique*, III, 9. — <sup>2</sup> Voy. Plotin, t. III, p. 470 et 527.

<sup>3</sup> Extrait de la *Vie de Pythagore* par Porphyre, § 46-53, éd. Kiessling. Ce morceau peut servir de commentaire à ce que Plotin dit ci-dessus des Pythagoriciens, p. 371. — <sup>4</sup> Voy. Plotin, t. I, p. 65-66.



C'est dans ce but que les Pythagoriciens s'appliquaient aux mathématiques, comme nous l'apprend entre autres Modératus de Gadès, qui a rassemblé en onze livres les opinions de ces philosophes <sup>1</sup>.

Ne pouvant, dit-il, expliquer clairement par la parole les *premières formes* (τὰ πρῶτα εἶδη) et les *premières causes* (τὰς πρώτας ἀρχάς), parce qu'elles sont difficiles à concevoir et à exprimer, les Pythagoriciens eurent recours aux nombres pour enseigner plus facilement leur doctrine, suivant en cela l'exemple des géomètres et des grammairiens. Ces derniers en effet, pour enseigner la valeur des éléments [du langage] et ces éléments mêmes, se servent des caractères de l'alphabet en disant qu'ils sont les premiers éléments à étudier, mais ils enseignent plus tard que les caractères ne sont pas des éléments, qu'ils servent seulement à concevoir les éléments véritables [c'est-à-dire les sons élémentaires de la parole]. De leur côté les géomètres, ne pouvant nous représenter à l'aide de la parole les formes des corps, décrivent des figures, en avertissant que le triangle n'est pas la figure qu'on a sous les yeux, mais bien ce qui a une telle propriété, et ils donnent ainsi l'idée du triangle. C'est ce que firent les Pythagoriciens pour les *raisons* et les *formes premières*. Ne pouvant expliquer par la parole les *formes immatérielles* et les *causes premières*, ils eurent recours aux nombres pour les indiquer. C'est ainsi qu'ils appelèrent *un* (ἓν) la raison de l'unité, de l'identité et de l'égalité, aussi bien que la cause de l'accord, de la sympathie et de la conservation de l'univers, enfin de ce qui demeure dans un état identique et immuable; et ils lui donnèrent ce nom, parce que telle est la nature de l'un qui se trouve dans les choses particulières, qu'il est uni et que l'accord règne entre ses parties, par l'effet de sa participation à la Cause première. Quant à la raison de la différence et de l'inégalité, et en général, de tout ce qui est divisible et muable et qui change avec le temps, ils l'appelèrent *dyade*, parce que telle est la nature de la *dualité* dans les choses particulières. Les Pythagoriciens n'ont pas été les seuls qui reconnussent ces *raisons*: car nous voyons que les autres philosophes ont également admis qu'il existe des puissances qui contiennent l'univers et y font régner l'unité, et qu'il existe également des raisons d'égalité, de différence et de dissemblance. C'est donc pour s'exprimer avec plus de clarté que les Pythagoriciens donnèrent à ces raisons les noms d'un et de *dyade*; aussi pour eux *dualité*, *inégalité* et *différence* sont des termes équivalents. Il en est de même des autres nombres: chacun d'eux a reçu la place

<sup>1</sup> Sur Modératus de Gadès, Voy. t. II, p. 628-629.

d'une puissance. Ainsi, il existe dans la nature quelque chose qui a un commencement, un milieu et une fin : les Pythagoriciens attribuèrent à cette forme le nombre *trois* ; c'est pourquoi ils appelaient *ternaire* tout ce qui a un milieu ; ils donnaient aussi ce nom à tout ce qui est parfait. Selon eux, tout ce qui est parfait a pour principe la *triade* et est embelli par elle. Faute de pouvoir employer un autre nom, ils se servaient de celui de *triade* pour élever l'esprit à la conception de ce principe. On en peut dire autant des autres nombres. Telles étaient les raisons pour lesquelles ils rangeaient dans cet ordre les nombres dont nous avons parlé ci-dessus [l'unité, la dyade et la triade]. Quant aux autres nombres, ils sont embrassés dans une seule idée et une seule puissance, que les Pythagoriciens ont nommée  $\delta\epsilon\kappa\acute{\alpha}\varsigma$  (*décade*), comme si l'on disait  $\delta\epsilon\chi\acute{\alpha}\varsigma$  (*compréhension*). C'est pourquoi ils enseignent que la *décade* est un nombre parfait, ou plutôt qu'elle est le nombre le plus parfait de tous, qu'elle comprend et contient en elle toutes les différences des nombres, toutes les espèces de raisons et toutes les proportions. En effet, si la nature de l'univers est déterminée par les raisons et les proportions des nombres, si tout ce qui est engendré, qui s'accroît et qui arrive à son développement complet, est réglé par les raisons des nombres, si de plus la *décade* contient toutes les raisons, toutes les proportions et toutes les espèces de nombres, comment la *décade* ne serait-elle pas un nombre parfait ?

Telle était la science des nombres chez les Pythagoriciens, et c'est à cause d'elle que la philosophie des Pythagoriciens s'éteignit, d'abord parce qu'ils se servaient de symboles obscurs, ensuite parce que leurs traités étaient écrits en dorien, dialecte qui manque lui-même de clarté, enfin que les dogmes de la secte furent frappés de déconsidération, comme apocryphes ou mal interprétés, vu que ceux qui les enseignaient n'étaient pas de vrais Pythagoriciens. En outre, Platon et Aristote, Speusippe, Aristoxène et Xénocrate, au dire des Pythagoriciens, s'approprièrent ce qu'il y avait de meilleur dans les écrits de ces philosophes, avec quelques légers changements ; mais les choses vulgaires et de peu de valeur, en un mot, toutes celles qui ont été alléguées depuis par des calomniateurs pour déconsidérer et renverser la secte, ils les rassemblèrent et les attribuèrent en propre à cette école.

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III.

---

Avertissement . . . . .	Pages V
-------------------------	------------

## SOMMAIRES.

Sommaires de la cinquième Ennéade . . . . .	xvii
Sommaires de la sixième Ennéade. . . . .	xxvii

## LES ENNÉADES.

### CINQUIÈME ENNÉADE.

Livre I. Des trois Hypostases principales . . . . .	3
Livre II. De la génération et de l'ordre des choses qui sont après le Premier . . . . .	26
Livre III. Des Hypostases qui connaissent et du Principe supérieur. . . . .	30
Livre IV. Comment procède du Premier ce qui est après lui? — De l'Un . . . . .	64
Livre V. Les Intelligibles ne sont pas hors de l'Intelli- gence. — Du Bien . . . . .	70
Livre VI. Le Principe supérieur à l'Être ne pense pas. Quel est le premier Principe pensant? Quel est le second? . . . . .	94
Livre VII. Y a-t-il des idées des individus? . . . . .	102
Livre VIII. De la Beauté intelligible . . . . .	107
Livre IX. De l'Intelligence, des Idées et de l'Être. . . . .	132

## SIXIÈME ENNÉADE.

Pa es

Livre I. Des Genres de l'être, I. . . . .	149
Livre II. Des Genres de l'être, II. . . . .	205
Livre III. Des Genres de l'être, III. . . . .	246
Livre IV. L'Être un et identique est partout présent tout entier, I. . . . .	304
Livre V. L'Être un et identique est partout présent tout entier, II. . . . .	341
Livre VI. Des Nombres . . . . .	364
Livre VII. De la multitude des Idées. — Du Bien . . . . .	407
Livre VIII. De la liberté et de la volonté de l'Un, . . . . .	491
Livre IX. Du Bien et de l'Un . . . . .	536

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA CINQUIÈME ENNÉADE.

Livre I. Des trois Hypostases principales . . . . .	569
§ 1. Résumé général de la théorie des trois Hypostases.	
1. Sens du mot Hypostase. . . . .	570
2. L'Âme universelle. . . . .	573
3. L'Intelligence. . . . .	575
4. L'Un et le Bien. . . . .	577
§ 2. Mentions et citations qui ont été faites de ce livre. . . . .	579
Livre II. De la génération et de l'ordre des choses qui sont après le Premier . . . . .	581
Livre III. Des Hypostases qui connaissent et du principe supérieur. . . . .	581
Livre IV. Comment procède du Premier ce qui est après lui. — De l'Un. . . . .	582
Livre V. Les Intelligibles ne sont pas hors de l'Intelligence. — Du Bien. . . . .	583
Livre VI. Le Principe supérieur à l'Être ne pense pas. — Quel est le premier Principe pensant ? Quel est le second ? . . . . .	583
Livre VII. Y a-t-il des idées des individus ? . . . . .	584

	Pages
Livre VIII. De la Beauté intelligible. . . . .	585
Livre IX. De l'Intelligence, des Idées et de l'Être. . . . .	586

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA SIXIÈME ENNÉADE.

Livres I, II, III. Des Genres de l'être. . . . .	588
Appréciation de ces livres par Steinhart. . . . .	589
Plotin considéré comme grammairien, par Steinhart. . . . .	591
Livres IV, V. L'Être un et identique est partout présent tout entier . . . . .	599
Livre VI. Des Nombres . . . . .	600
Livre VII. De la multitude des Idées. — Du Bien. . . . .	602
Livre VIII. De la liberté et de la volonté de l'Un. . . . .	604
Livre IX. Du Bien et de l'Un. . . . .	607
§ 1. Des mystères. . . . .	608
§ 2. De la vision de Dieu. . . . .	610

NOTES SUPPLÉMENTAIRES DES TOMES I ET II.

VIE DE PLOTIN. . . . .	613
ENNÉADE I. Livre I. . . . .	613
Livre III. . . . .	614
Livre IV. . . . .	614
ENNÉADE II. Livre VI. . . . .	615
ENNÉADE III. Livre IV. . . . .	615
ENNÉADE IV. Livre III. . . . .	616
Livre IV. . . . .	617
Livre VIII. . . . .	617

FRAGMENTS ET EXTRAITS

DE PHILOSOPHES NÉOPLATONICINIENS.

Avertissement du traducteur. . . . .	621
--------------------------------------	-----

PORPHYRE.

Vie de Platon : Des trois hypostases (Fragments conservés par S. Cyrille). . . . .	622
--	-----

	Pages
Philosophie des Oracles : Invocation à Dieu . . . . .	626
Vie Pythagore : Doctrine de Pythagore sur les nombres. . .	627
 <b>SIMPLICIUS.</b>	
Commentaire des Catégories d'Aristote : Des Commentaires composés sur les Catégories d'Aristote . . . . .	630
 <b>OLYMPIODORE.</b>	
Commentaire du Phédon : Des vertus exemplaires. — Sept classes de vertus. — De l'immortalité de l'âme. . . . .	633
 <b>SAINT BASILE.</b>	
Imitations de Plotin par S. Basile : Homélie sur l'Esprit- Saint . . . . .	638
De l'Esprit-Saint . . . . .	644
Lettre sur la Vie monastique. . . . .	651
Hexaméron : Beauté de la lumière. — Pourquoi les objets vus de loin paraissent-ils plus petits? . . . . .	654
<b>TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.</b> .	657
<b>ADDITIONS</b> . . . . .	693
<b>CORRECTIONS</b> . . . . .	694